

# Le garde-robe de verre

Suffit-il de soutenir le droit à une orientation sexuelle différente pour clore le débat sur la place et la visibilité des lesbiennes dans le mouvement des femmes? La différence des lesbiennes se réduit-elle à une orientation sexuelle innée et inoffensive ou a-t-elle une portée politique plus fondamentale? Le lesbianisme est-il soluble dans le féminisme?

par **Line Chamberland**

**L**ors d'une conférence prononcée à Berlin en 1904, Anna Rueling appelait le mouvement homosexuel et le mouvement des femmes à s'entraider, puisque tous deux luttent pour la liberté et l'autodétermination individuelle<sup>1</sup>.

Après avoir souligné l'importante contribution des lesbiennes au mouvement international pour les droits des femmes, Rueling déplorait que cet apport soit passé sous silence par les principales organisations féministes, qui n'avaient jamais non plus levé le petit doigt pour défendre les droits et le statut social de leurs membres «uraniennes», comme on disait à l'époque. Compréhensible quand le mouvement comptait encore peu d'adeptes, soulignait la conférencière, un tel mutisme devenait injustifiable une fois qu'il avait acquis force et crédibilité.

L'argumentation de Rueling reprenait la théorie du troisième sexe<sup>2</sup>, qui apparaît aujourd'hui largement dépassée. Par contre, je m'étonne encore de la pertinence, un siècle plus tard, de ses observations nuancées sur la participation des lesbiennes au mouvement des femmes.

**Depuis toujours, les lesbiennes** sont partie prenante du mouvement des femmes. Elles y ont participé et y participent encore en grand nombre, que ce soit comme simples sympathisantes, militantes, travailleuses, dirigeantes ou responsables politiques. Elles y ont exprimé et y expriment encore leur révolte, leur colère et leurs rêves, parfois avec plus d'audace que leurs sœurs hétérosexuelles. Dans leurs nombreux écrits théoriques et politiques, elles ont nommé, dénoncé et analysé l'oppression des femmes, fournissant ainsi au mouvement des outils et des armes idéologiques.

Contrairement à ce qui se passe pour d'autres groupes de femmes dits minoritaires (Autochtones, immigrantes, etc.), dans le cas des lesbiennes, la pierre d'achoppement n'est pas la capacité du mouvement des femmes à les rejoindre, mais plutôt la visibilité qu'il leur donne dans ses activités internes comme dans ses interventions publiques. La présence des lesbiennes y est-elle nommée, leur contribution reconnue, leurs préoccupations discutées? S'intéresse-t-on à leur histoire et à leur culture? Tient-on compte de leurs besoins dans les services qu'on dispense? Accorde-t-on importance et

appui à leurs revendications politiques, et si oui, à quelles revendications, puisque les lesbiennes sont elles-mêmes divisées? Y a-t-il des lieux pour en débattre? Questions épineuses, qui ont suscité nombre de tensions et de débats chez les féministes, lesbiennes comme hétérosexuelles.

Selon la conjoncture, la réalité lesbienne a été tantôt prise en considération, tantôt écartée ou occultée. Certaines lesbiennes se sont distancées d'un féminisme qu'elles jugeaient hétérosexiste, et auquel les lesbiennes radicales, qui lui ont adressé la critique la plus articulée et la plus véhémement, reprochaient de ne pas mettre en cause le système politique fondé sur l'hétérosexualité. D'autres lesbiennes ont continué à militer dans un mouvement où elles se sentaient relativement bien acceptées, et d'autres encore se sont efforcées de cerner les problématiques propres aux lesbiennes, de faire valoir leurs revendications ou d'adapter les services offerts.

Dans ma propre démarche identitaire et dans mes engagements militants, lesbianisme et féminisme se sont articulés différemment d'une décennie à l'autre.

**Comme des milliers** d'autres femmes au Québec et ailleurs, jeunes et instruites pour la plupart, je me suis définie comme lesbienne-féministe dans les années 1970. Pour nous, le lesbianisme prenait la forme d'une résistance à la domination patriarcale, d'une application des idéaux féministes d'indépendance et d'autonomie par rapport aux hommes, d'un rejet de la féminité imposée et d'une quête d'authenticité. Toute femme qui s'engageait dans une telle démarche, «qui s'identifiait-aux-femmes» selon la formule qui fera époque, pouvait devenir lesbienne. Aux catégories sexuelles rigides hétérosexualité/homosexualité, nous opposions une définition élargie du lesbianisme et une valorisation, voire une idéalisation, de ce style de vie.

Je suis un pur produit de cette confluence entre le politique et le sexuel. Le féminisme a profondément modifié mon regard sur les femmes et a ouvert la possibilité du désir pour elles, tout en me fournissant des explications aux difficultés que j'avais rencontrées dans mes relations avec les hommes. Mon choix est devenu clair: je ne voulais plus d'eux dans ma vie intime.

Jusqu'au milieu des années 1980, l'amour des femmes et mon engagement féministe n'ont fait qu'un dans mon identité personnelle et politique. Par prudence,

<sup>1</sup> Cette conférence a été prononcée le 8 octobre 1904 au Prinz Albrecht Hotel à Berlin, lors de la réunion annuelle du Scientific Humanitarian Committee, première organisation homosexuelle connue, fondée en 1896 par Magnus Hirschfeld. On peut lire (en anglais) le texte intégral de la conférence d'Anna Rueling sur le site de la Women's Library <undelete.org/library/library020.html>.

<sup>2</sup> Théorie proposée par Magnus Hirschfeld, et selon laquelle il existerait naturellement, en plus des sexes mâle et femelle, une tierce catégorie englobant tous ceux et celles dont les caractéristiques ne correspondent pas aux attributs traditionnellement associés à la masculinité et à la féminité. Ainsi, Rueling insistait sur la «masculinité» qui caractérise la femme lesbienne.



selon les gens et les circonstances, j'omettais parfois le « lesbienne » pour ne conserver que le « féministe ». Je ne vivais pas ce demi-mensonge comme une compromission puisque c'était le féminisme qui donnait un sens à mes choix sexuels – qui les légitimait, qui les rendait acceptables à mes yeux et dans l'image que je projetais aux autres, qui leur conférait une certaine respectabilité sociale.

**Tout au long du xx<sup>e</sup> siècle**, l'étiquette « lesbienne » a servi à marginaliser celles qui manifestaient un attrait pour les femmes, mais aussi, plus largement, à contrôler toutes les femmes en *construisant le genre féminin* – en traçant la frontière entre la femme normale, féminine et hétérosexuelle (cela va de soi), et la femme anormale ou déviante. Ainsi, le discours médical a accolé l'étiquette « lesbienne » à la femme frigide, dont on a attribué la froideur sexuelle à des pulsions homosexuelles latentes, et à la prostituée, qu'on a dite inconsciemment motivée par son agressivité envers les hommes ou son désir de se convaincre de son hétérosexualité. Mais, cette étiquette, il vaut la peine de le noter, la féministe y a aussi eu droit – de Henri Bourassa qui, en 1925, qualifiait les suffragettes de « femmes-hommes<sup>3</sup> » au D<sup>r</sup> Michel Dansereau, qui, en 1957, déduisait de la présence d'un chapitre « La lesbienne » dans le *Deuxième Sexe* que la thèse de Simone de Beauvoir « semblerait aboutir, comme naturellement, à l'inversion [i. e. au lesbianisme] »<sup>4</sup>. Bien qu'anecdotiques, ces exemples montrent bien le rôle central que jouent les catégories construites autour des pratiques sexuelles dans la définition et l'imposition d'un idéal de la féminité.

Le « gang de maudites lesbiennes » qu'on jetait à la tête des féministes des années 1970 allait dans le même sens. Mais, au fil des luttes politiques et idéologiques du féminisme, une série de reconstructions de l'identité lesbienne<sup>5</sup> s'étaient opérées, la sortant des catégories médicales pour la rapprocher de l'universel tout en renversant ses connotations négatives. Dans notre élan de

radicalisme, les insultes ne nous atteignaient plus, et c'est avec fierté que nous revendiquions le titre de lesbienne-féministe.

Nous avons, je crois, sous-estimé la profondeur des divisions qui se cristalliseraient autour des questions sexuelles au sein même du mouvement des femmes.

**D**ans les années 1980, le mouvement des lesbiennes s'est détaché du mouvement des femmes et a connu une grande effervescence caractérisée par le foisonnement des lieux de rencontre et de parole, et par une exubérante production culturelle. Pourtant, le souvenir de cette décennie exaltante évoque aussi pour moi le désenchantement et la désunion.

Après la ferveur des premières luttes, une fois dissous l'espoir, utopique avouons-le, de vaincre le patriarcat en quelques années, des divergences politiques et idéologiques ont surgi, opposant entre elles les lesbiennes politisées sur des questions délicates : notre visibilité au sein du mouvement des femmes, le caractère central ou secondaire de la contrainte à l'hétérosexualité dans la subordination de l'ensemble des femmes<sup>6</sup> et, par conséquent, les implications politiques de nos choix sexuels et les alliances à maintenir ou non avec les féministes hétérosexuelles.

Entre-temps, le mouvement féministe marquait des points, s'institutionnalisait, se professionnalisait. Son auditoire s'était considérablement élargi, et le pouvoir politique ne pouvait plus l'ignorer. Mais encore fallait-il que les féministes composent avec lui... D'une époque de vive contestation, on était passé à une ère nettement plus conservatrice. Durant la décennie de l'excellence, il fallait faire preuve de compétence et de modération. Trop déchirant, trop lourd à porter sur la place publique, le sujet embarrassant du lesbianisme et la réflexion sur l'hétérosexualité en tant qu'institution oppressive pour les femmes ont été peu à peu évacués.

<sup>3</sup> BOURASSA, Henri (1925). *Femmes-hommes ou hommes et femmes? Études à bâtons rompus sur le féminisme*, Montréal, Imprimerie du Devoir.

<sup>4</sup> DANSEREAU, Michel, *Cité Libre*, juin 1957, p. 66-67.

<sup>5</sup> Par identité lesbienne, j'entends la façon qu'ont les lesbiennes de nommer leurs désirs sexuels, de se les expliquer et de les expliquer à autrui, de les extérioriser et de les articuler à d'autres facettes de leur identité personnelle.

<sup>6</sup> RICH, Adrienne (1981). « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, vol. 1, p. 15-43. Ce texte phare avait inspiré un éditorial de *La Vie en rose* (juin-août 1982) intitulé « Aimons-nous les hommes? ». NDRL

<sup>7</sup> NESTLE, Joan (1981). « Butch-Fem Relationships. Sexual Courage in the 1950's », *Heresies*, n° 12, p. 21-24. Reproduit dans *A Restricted Country*, New York, Firebrand Books, 1987, p. 100-109. À défaut de trouver cet article en ligne, on peut lire sur le site Web du magazine *Ripe* « Joan Nestle, Sixty and Sexy », une entrevue hilarante où elle raconte sa vie : <joannestle.com/bed-study/sixtyand-sexyripegmag.html >. Voir aussi son site Web : <joannestle.com/welcome.html >.

<sup>8</sup> Tendances qui remettent en cause de manière à la fois intellectuelle et ludique les identités et les catégories élaborées sur la base du genre et des pratiques sexuelles, perçues comme des moules hiérarchiques et normatifs.

**Cette conjoncture a déclenché** chez moi une prise de conscience, d'abord sous la forme d'un malaise, puis d'un questionnement aux ramifications multiples. Pourquoi cette gêne de m'identifier comme lesbienne tout court, sans l'aura féministe? Comment s'exprimait ma solidarité avec les lesbiennes qui se situaient hors du mouvement des femmes? Qu'avions-nous au juste en commun? Est-ce que je ne subissais pas la même répression? Est-ce que je ne menais pas, moi aussi, une double vie, comme la plupart des lesbiennes et des gais : féministe au travail et dans le mouvement des femmes, lesbienne le soir, dans ma vie privée, dans les bars?

Un témoignage de Joan Nestle (1981)<sup>7</sup>, cofondatrice des Archives lesbiennes de New York, m'avait fortement interpellée; elle y racontait son histoire tout en saluant le courage des lesbiennes *butchs* et *fems* qui avaient osé vivre leurs amours dans les lieux publics bien avant la montée de la vague féministe. Nestle tentait d'expliquer l'univers de ces femmes, qui avait aussi été le sien dans les années 1950 et 1960, à un auditoire de lesbiennes-féministes qui n'y voyaient qu'une reproduction des modèles hétérosexuels. Son émouvant récit m'a donné la mesure du mépris dans lequel on tenait ces lesbiennes. Et ce « on » m'incluait.

Cette réflexion m'a conduite à abandonner le trait d'union entre lesbienne et féministe. De fusionnés qu'ils étaient, désormais, ces deux engagements devenaient distincts; à moi de les articuler l'un à l'autre. J'ai décidé de commencer par redresser ma balance identitaire en me consacrant à la reconstitution de l'histoire des lesbiennes au Québec.

**T**out en faisant ma recherche, je m'abreuvais aux écrits, pour la plupart en anglais, provenant du champ naissant des études lesbiennes et gaies aux États-Unis et en Angleterre. Les féministes hétérosexuelles et lesbiennes, et ces dernières entre elles, s'entredéchiraient sur des questions relatives à la sexualité, au viol, à la pornographie, à la prostitution et à l'esclavage sexuel des femmes. Certaines – surtout celles dont les pratiques sexuelles s'écartaient des normes (lesbiennes, travailleuses du sexe, etc.) – jugeaient réductrices les analyses qui se focalisaient sur une représentation des femmes en tant que victimes sexuelles.

Les consensus s'effritaient. Ainsi fallait-il revendiquer la censure pour lutter contre la pornographie, alors que les lesbiennes, de plus en plus nombreuses à souhaiter des représentations explicites de leur sexualité, risquaient, selon les canons en vigueur, d'être jugées pornographiques et donc censurées? Dans le monde anglo-saxon, les analyses de l'hétérosexisme comme fondement idéologique et institutionnel de la hiérarchisation des sexes se renouvelaient et se raffinaient, mais ces débats trouvaient peu d'écho dans le Québec francophone. Plus on avançait dans les années 1980, plus je me sentais loin de la pensée féministe d'ici. Dans les milieux féministes universitaires, je traînais ce que j'appelais mon « garde-robe de verre », où je laissais en suspens nombre de ces questions.

**Depuis les années 1990**, gais et lesbiennes sont devenus plus visibles dans l'espace public. Toute une kyrielle de groupes et d'organismes, mixtes pour la plupart bien que les lesbiennes y soient en général sous-représentées, ont émergé sur la base d'affinités ou d'activités communes dans les domaines les plus divers. Les

lesbiennes ont aussi créé des réseaux non mixtes de ce type – regroupements de femmes d'affaires, d'amatrices de plein air, etc. Portés par la vague américaine, des médias québécois ont fait place aux lesbiennes.

Dénonçant la discrimination envers les personnes homosexuelles et exigeant la reconnaissance de leurs droits sur tous les plans, le mouvement gai s'est imposé dans la sphère politique. Dans sa tendance majoritaire et à travers ses leaders les plus influents, il met de l'avant une pensée réformatrice, délaissant le radicalisme des décennies antérieures dans une volonté d'intégration aux structures familiales et sociales.

Une fois leur mouvement effrité, les lesbiennes se sont trouvées divisées. Certaines se sont jointes ou alliées à l'occasion au mouvement gai mixte. D'autres ont continué à s'investir dans le mouvement féministe, où elles sont plus nombreuses à faire valoir les points de vue des lesbiennes, notamment à la Fédération des femmes du Québec. D'autres encore ont tenté de relancer un mouvement autonome en mettant sur pied le Réseau des lesbiennes du Québec, mais le plus large regroupement non mixte reste encore aujourd'hui l'Association des mères lesbiennes. Enfin, certaines parmi les plus jeunes se sont inscrites dans la mouvance *queer*<sup>8</sup>.

Durant cette décennie, de nombreuses lesbiennes de ma génération ont réduit leur militantisme ou l'ont réorienté vers des objectifs pragmatiques et des alliances ponctuelles. C'est mon cas. Je me suis engagée tantôt dans le monde syndical, où j'ai participé à la création d'un premier comité de gais et lesbiennes à la CSN, tantôt dans le milieu universitaire, où j'ai travaillé à l'émergence d'un champ d'études sur les homosexualités, tantôt comme membre de la revue lesbienne *Treize*, où j'ai aussi tenu une chronique sur l'histoire lesbienne.

**Tout au long du xx<sup>e</sup> siècle**, différentes conceptions de l'homosexualité masculine et féminine ont émergé, se sont chevauchées et sont entrées en concurrence. Ces conceptions touchent au cœur même de la construction de la sexualité, des genres (de ce qui est défini comme le masculin et le féminin) et des rapports sociaux de sexe.

Quelles sont les frontières qui délimitent les comportements sexuels acceptables, tolérés et interdits? Comment sont catégorisés les désirs sexuels? Quels liens y a-t-il entre ces catégories et la construction de la masculinité et de la féminité? Les homosexuels et les



lesbiennes forment-ils une minorité distincte, anodine, portant peu à conséquence, comparable à la limite à celle des gauchers, ou y a-t-il chez les êtres humains un continuum de comportements sexuels, tout un spectre de sexualités et d'identités qui se prêtent à plusieurs configurations?

Loin d'être évidentes, les réponses à ces questions ont donné lieu à des luttes au cours desquelles des catégories, des définitions, des identités ont été produites, contestées, reprises et modifiées. Ainsi, au début du xx<sup>e</sup> siècle, des lesbiennes se sont approprié le modèle de l'Invertie sexuelle, qui, en associant l'attrait pour une femme à une forme de masculinisation, permettait de nommer explicitement leur désir sexuel dans un contexte social où le désir ne pouvait être que masculin – les femmes étant réputées ne pas en avoir. D'autres lesbiennes se sont distancées de ce modèle qui assimilait leur désir à une forme d'anomalie, voire de pathologie.

De nos jours, le modèle dominant est celui de l'orientation sexuelle, qui présente l'homosexualité comme un trait personnel irréversible plutôt que comme un trouble de personnalité. En dissociant l'attraction sexuelle des autres composantes de l'identité personnelle (psychologiques, sociales et politiques), ce modèle en fait une caractéristique parmi d'autres – une différence accidentelle dont l'origine reste inexplicée –, ce qui permet de dénoncer un traitement différent ou discriminant sur la base de cette différence.

Selon moi, cette conception de l'homosexualité donne parfois lieu à des interprétations très réductrices. Ainsi, en la considérant innée, on ramène dans l'ordre de la nature cet « accident » que serait l'homosexualité, préservant l'idée d'une attirance et d'une complémentarité naturelle entre hommes et femmes. Ou encore, à force de vouloir démontrer que les lesbiennes et les gais sont comme tout le monde, on finit par gommer leurs identités multiples, leur histoire, leur culture. Parce qu'ils escamotent tout questionnement sur les catégories de sexe et de genre – et sur l'oppression hétérosexiste en tant que système idéologique et institutionnel –, ces discours réducteurs me semblent mener à un droit à la différence étriqué et conservateur, qui ne vise qu'une série d'adaptations de la société à nous et de nous à la société.

**Au sein du mouvement** des lesbiennes comme en chacune d'entre nous, l'aspiration à voir nos modes de vie reconus et à ne pas être constamment marginalisées côtoie et

concurrency, avec plus ou moins de force, le refus de l'ordre imposé des sexualités et des genres, le rejet d'une normalité si étroite qu'elle étouffe notre révolte et notre créativité, qu'elle banalise notre différence. Différence prise ici au sens d'une rupture avec la norme hétérosexuelle, d'un refus d'être des *femmes* au sens social du terme, refus qui est la base d'une transformation individuelle et sociale.

Pour autant que je puisse le prévoir, cette tension va continuer à porter le mouvement des lesbiennes encore longtemps. L'enjeu politique actuel consiste à vivre avec elle, sans la masquer ni l'évacuer. Comment? Je n'ai pas de réponse. Je sais seulement que je ne veux ni l'enfermement dans la marginalité ou la condamnation au radicalisme politique du seul fait de notre lesbianisme, ni qu'on récuse, occulte ou banalise notre refus d'être des *femmes*, enlevant ainsi toute aspérité au lesbianisme et niant notre marge de choix.

**En 1910, l'appel d'Anna Rueling** a fini par porter fruit. Cette année-là, quand on a présenté en Allemagne le projet d'un nouveau code pénal qui aurait

“ Plus on avançait dans les années 1980, plus je me sentais loin de la pensée féministe d'ici. Dans les milieux féministes universitaires, je traînais ce que j'appelais mon « garde-robe de verre », où je laissais en suspens nombre de ces questions. ”

criminalisé les relations sexuelles entre femmes, les organisations féministes se sont mobilisées et, avec le mouvement homosexuel, ont fait reculer les législateurs. Près d'un siècle plus tard, au Québec, l'appui d'une large coalition issue des mouvements gai, lesbien, syndical et féministe s'est avéré décisif dans les luttes pour la reconnaissance des couples de même sexe et des familles qu'ils forment. Je m'en réjouis, tout en gardant mes distances par rapport à une certaine idéologie féministe qui, en définissant les lesbiennes comme des femmes qui ne se distinguent des autres que par une orientation sexuelle innée et inoffensive, tend elle aussi à banaliser ma différence.

L'identité et la culture lesbiennes-féministes dont je suis issue sont le produit d'un moment historique donné. En trois décennies, j'ai perdu bien des certitudes, et mes deux pôles identitaires – lesbienne et féministe – se sont à la fois enrichis, complexifiés et embrouillés. Mais aucun n'est soluble dans l'autre. De cela, je suis certaine.

---

**LINE CHAMBERLAND** est professeure de sociologie au Collège Maisonneuve et professeure associée à l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQÀM, où elle dirige actuellement une recherche sur la discrimination envers les lesbiennes et les gais en milieu de travail. Elle a publié *Mémoires lesbiennes: le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972* (Remue-ménage, 1996) et a dirigé en 1997 un numéro de la revue *Sociologie et sociétés*.

